

# THE WASTETOWN

AHMAD BAHRAMI

*Une mère sort de prison et part à la recherche de son fils. Une démonstration épurée et implacable de la façon dont la société iranienne traite les femmes.*



Un son occupe tout l'espace : le bruit du vent, comme on ne l'entend qu'au cinéma. Il souffle dans la décharge du titre – *The Wastetown*, la ville des déchets, ou du gâchis, en français – jusqu'à ce qu'une voix perce ce bruyant silence. Bermani est à la recherche de son fils. Accusée du meurtre de son mari, elle a été emprisonnée dix ans avant d'être libérée, faute de preuves ; il n'a manqué aux juges que le témoignage de son beau-frère pour la faire exécuter. C'est cet homme que Bermani vient trouver : lui sait où est l'enfant. Il renâcle mais on le devine complice : il a, lui aussi, été mis au ban et se cache dans cette décharge au milieu du désert autant qu'il y travaille. Deux autres briscards, un gardien et le patron, complètent le tableau. Tous savent mais aucun ne gagnerait à révéler ce qu'il est advenu du fils perdu...

La mise en scène du troisième long métrage de l'Iranien Ahmad Bahrami (le deuxième, *The Wasteland*, primé à la Mostra de Venise en 2020, sortira en France le 6 septembre) impressionne. Le noir et blanc sublime qui habille l'ensemble autant que le travail sur le son et les mouvements de caméra précis sont dignes d'un film de studio hollywoodien. Le cinéaste n'en dit jamais trop pour éviter la censure, mais suggère tout par les images.

Un lieu, une narration continue en trois journées successives : l'épuration du texte évoque pourtant le théâtre, alors que les trois hommes mettent en place une tartufferie. Tous, l'un après l'autre et, semble-t-il, sans s'être concertés, font à la mère de fausses promesses pour passer la nuit avec elle. Au matin, Ahmad Bahrami filme invariablement le compacteur de la décharge en action : le dispositif



paraît répétitif, rustique même, mais n'est pas sans surprises. L'essentiel n'est ni scandé ni montré, le soin est laissé au spectateur d'appréhender la vision de la femme selon la société iranienne... Avant que Bermani reprenne enfin la main sur sa vie, dans une scène finale glaçante car aussi inventive sur le plan formel que dévastatrice. – **Augustin Pietron-Locatelli**  
| Iran (1h38) | Scénario : A. Bahrami.  
Avec Baran Kosari, Ali Bagheri, Babak Karimi.

Babak Karimi et Baran Kosari. Pour éviter la censure, le cinéaste n'en dit jamais trop, et suggère tout par les images.